

ELIOT RUFFEL

En créant des formes narratives - des échos entre photographie, vidéo, objets trouvés et écrits - ma pratique se situe dans les « entres », autant du point de vue des sujets abordés (entre enfance et âge adulte, entre récits/territoires personnels et collectifs) que de la manière de les aborder (documentaire/fiction, intermédia). Comme un prélèvement du réel qui sert la fiction, j'interroge la trace de ce qui a été, ce qui aurait pu être et ce qui pourrait être. En brouillant les frontières entre fiction et documentaire, je tente de questionner le rôle que prend la fiction pour combler, augmenter, déplacer ou redéfinir le réel.

D'espace et de temps

Film documentaire, 12min, 2025

Lien de visionnage : <https://www.youtube.com/watch?v=RnE3XzUsHWw>

Ce documentaire a été réalisé dans le cadre de la résidence «Soudain l'été prochain» (RN13BIS) menée au FJT - L'espace Temps de Cherbourg. Il dresse le portrait du lieu qu'est le FJT par les voix de ses habitant·e·s, des jeunes rencontré·e·s durant la résidence et les ateliers. Les jeunes interviewé·e·s ont été invité·e·s à parler de leurs rêves, de leur arrivée au FJT, de souvenirs marquants et de leurs préoccupations, qu'elles soient passées, présentes ou futures. Ces voix qui racontent le font dans un espace et une temporalité précise, en ayant parfois par le passé traversé des périodes et espaces difficiles. Tout, pour elles et eux, est à la fois une question et un besoin d'espace et de temps, qu'ils et elles s'accordent en vivant au FJT. Ce film tente de capturer des morceaux des récits qui vivent derrière chaque porte du foyer que tout le monde, à force d'y vivre, appelle «maison».







Je me rappelle encore

Film couleur, 12min, 2025

Lien de visionnage : <https://www.youtube.com/watch?v=19i-3jPm4Slk>

Je me rappelle encore raconte la vie d'une résidence pavillonnaire importée en France sur le modèle des Levitt House, hybridant des intrigues de Sims et de réels vécus. Situé au croisement entre prises de vue réelles et virtuelles, un voix erre dans ces lieux que l'on découvre être les lieux de son enfance voués à être détruits.





Je me rappelle encore

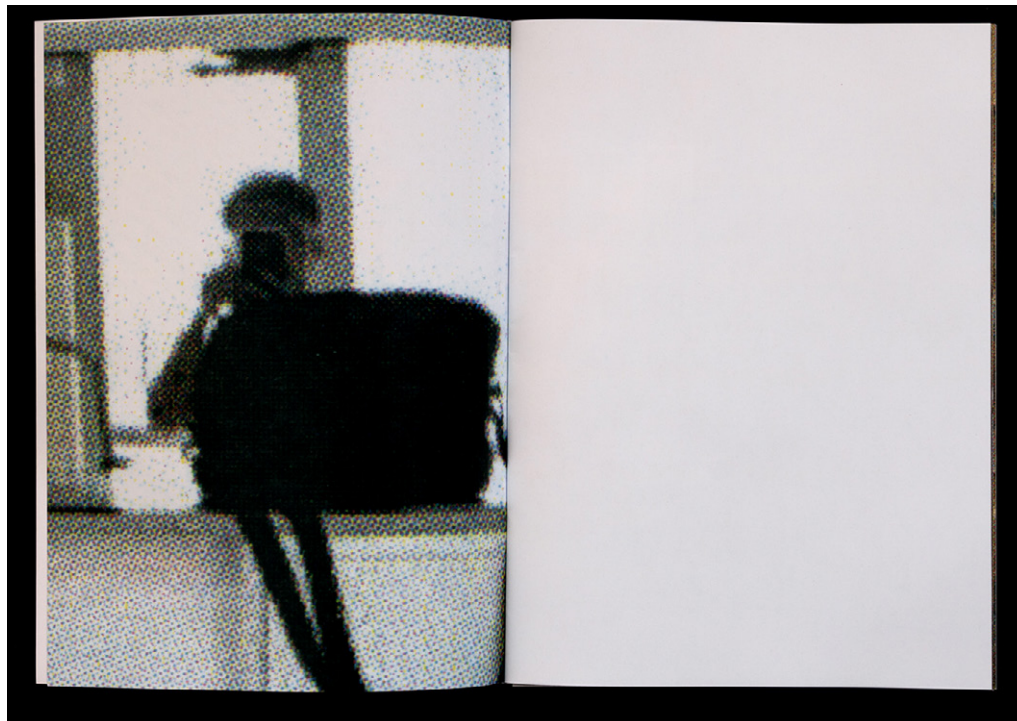
Spacious great deals

Édition photographique de 44 pages, 20x28cm, impression couleur, publié par Halte Books en mai 2025.

Shortlisté pour le prix du livre d'auteur.ice de Arles

Spacious great deals est une série photographique qui prend pour point de départ le phénomène des Hong-za (ou ghost house). Une ghost house est une habitation dans laquelle il y a eu un décès, soit accidentel soit naturel. Par superstition, les habitant.e.s peuvent renseigner dans un registre public les lieux ayant été les « scènes de crime ». Ces événements ont pour effet de faire chuter le prix de mise en vente des biens immobilier de 40 à 50%. En parcourant des sites d'annonces immobilières hongkongaises, Eliot Ruffel prélève une matière photographique, celle des photographies des biens. En les retravaillant, en zoomant, en recadrant, se déploie alors la quête d'une trace de ce qui a été, de ce qui fait état d'un présent dans le but d'une mise en vente future. Le registre purement commercial se voit alors relayé au second plan, comme pour rendre mémoire à l'événement même qui a initié la mise en vente du bien, et donc sa prise de vue.





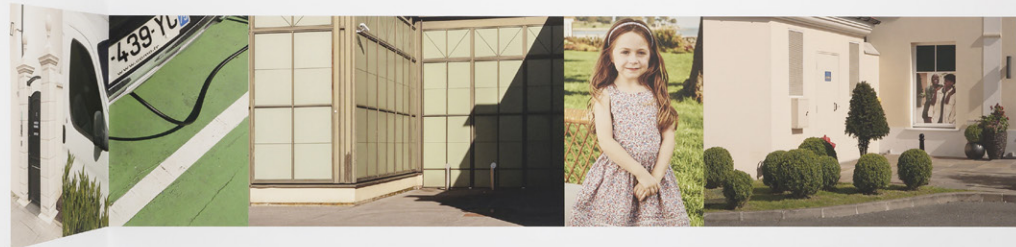
La vallée, le village

Série de 9 photographies numériques en couleur, papier intissé, 2024
Exposé à la Villa du Parc et au FRAC Normandie.

6 images de 43cm x 65cm

3 images de 97,5cm x 65cm

Cette série s'arrête à la surface, celle que reflètent les vitrines du « village commercial » de la Vallée Village (Val d'Europe). En oscillant entre un registre documentaire et une appropriation d'images, cette série met en scène un idéal grinçant d'un mode de consommation, de vie. Les images font bloc et obstruent la vue de ce qui pourrait exister derrière, comme si la surface en était la finalité, celle de paraître.





«Voies d'évasion», Villa du Parc, Annemasse.

la vallée, le village

Après ça

Editions de l'Olivier, septembre 2024

Extrait :

Ce soir l'air est plus chaud qu'hier, plus dense. Max grimpe sur le bunker, se hisse en un rien de temps. Il me tend une main que j'envoie chier à chaque fois, et à chaque fois il rigole de ma manière de refuser son aide mais surtout de me voir galérer à atteindre le haut. Du toit, on peut voir les derniers rayons de soleil frapper la promenade en pleine gueule, éblouir les passants, se refléter dans les fenêtres des immeubles qui font face à la mer. Les vitres se mettent à danser en même temps que la plage se vide. Le sol se décharge de la chaleur emmagasinée le jour, laisse le béton durcir en figeant les empreintes des pneus fondus. L'hiver c'est autre chose, la nuit tombe d'un coup vers 17 heures, rideau, fin du spectacle. Mais l'été, le jour prend son temps, fricote un peu avec la nuit, accompagne sur le chemin du retour les dernières familles venues passer la journée à la plage.

Max me tend une canette avant de la faire rouler jusqu'à mes pieds. D'un hochement de tête je le remercie, l'ouvre en faisant claquer l'ouverture, colle ma bouche au métal pour pas manquer une goutte de mousse qui dégueule partout à force d'avoir été brassée par le trajet. J'entends Max faire de même toujours allongé, la tête dépassant du toit, le regard plongé sur les pieds de la falaise. Au bout de la plage, le Pont-Aven se met à vibrer dans le port en laissant échapper un coup de corne qui résonne dans toute la ville. Il est 21 heures. Je pose les yeux sur Max allongé à mes pieds, son corps se soulève à chaque respiration. Je lui demande à quoi il pense et sans lui laisser le temps de répondre je jette un coup d'œil en bas de la falaise, je dis que c'est plutôt haut vu d'ici, tu t'imagines sauter des fois ? J'ai déjà vu les gars du lycée le faire depuis la jetée mais jamais Max. Il roule sur le dos, me fait face, interroge avec son corps. Il hausse les épaules avant d'enchaîner, de dire qu'il s'en branle de sauter, que lui ce qu'il veut c'est juste le frisson d'avant, pas le rien d'après. Je m'allonge à côté de lui, à plat ventre contre le toit, la tête et tout juste la nuque qui dépassent de l'angle. Je répartis mon poids de sorte à

ce que ça chatouille dans le ventre, de sorte à voir le vide en contrebas sans prendre de risque, mes jambes et mon buste stabilisant le tout. Il dit pas grand-chose Max, mais il en pense pas moins. Il lui arrive d'être plus bavard. Générablement, au bout de la cinquième canette il s'assouplit, se laisse vivre un peu, lâche du mou. Il a ce regard dur qu'il ne quitte jamais, sauf quand il éclate de rire et à ce moment-là ses fossettes se creusent, les plis sur son front se déchargent de l'inquiétude pour se remplir de joie. C'est un de nos points communs, de pas être trop bavard. Je l'ai remarqué cinq jours après mon arrivée dans ce nouveau lycée quand j'ai entendu le son de sa voix pour la première fois lorsqu'il a insulté un mec devant lui dans la queue du self. C'était jour de frites et le gars devant a demandé du rab avant même d'avoir été servi une fois, et Max, ça l'a foutu en rogne. Je comprends toujours pas, parce que des frites il y en aura toujours, et pour tout le monde d'ailleurs.



Après ça Eliot Ruffel

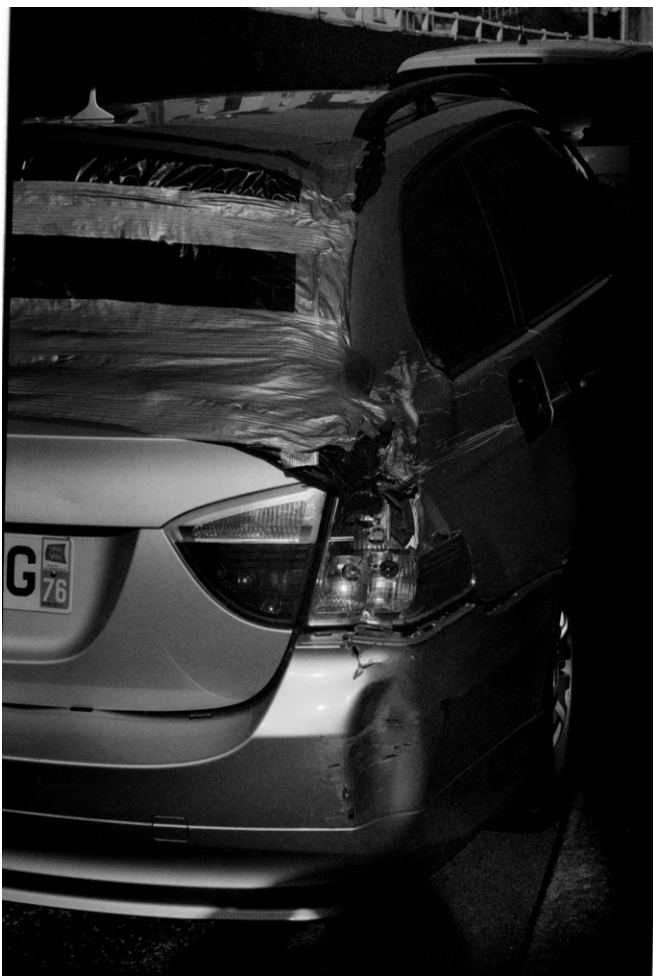


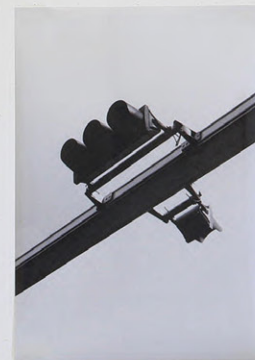
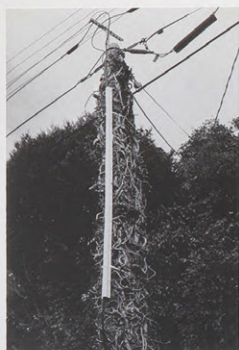
Éditions de l'Olivier

READY MADE

Photographie argentique noir et blanc, 6 tirage satiné 60cmx85cm, 2023

Cette série s'articule autour d'une réflexion sur la mise en mémoire d'un lieu ou d'un objet, qui, par sa reproduction ou son déplacement, modifie sa fonction. Cette série photographique agit comme une collection de sculptures éphémères qui tente de préserver la trace de futures ruines. L'accrochage rejoue l'idée d'une collection, d'un assemblage de prélèvements de réel qui, mis côte à côte, propose un paysage fictif.





Rue du bout de la vie

Photographie noir et blanc, texte, 2 posters format 70cmx100cm, impression papier satiné, 2022.

Extrait des textes :

Face A

Elle dit pardon, pardon pour tout mais pardon pour rien. Pardon bonjour. Pardon au revoir. Pardon pardon. Pardon ponctuation qui remplace les points ou les majuscules dans les phrases courtes qu’il lui arrive encore de dire. Tiens tu peux te servir, pardon, je ne veux pas déranger. Elle ne demande plus d’aide quand elle en a besoin, préfère faire seule, quitte à faire mal, que de laisser faire, quitte à déranger. Alors quand elle pose les plats sur la table et qu’elle nous demande de nous servir, on la retrouve un peu avant de la voir disparaître dans sa chaise, terrée dans le silence. Elle dit résignée que tout ça ce n’est plus pour elle, que pour tout ça elle a passé l’âge. Elle dit qu’il y a un âge où les gens comme elle sont dépassés, que les gens comme elle n’ont plus la force de lutter.

Face B

Elle m’a demandé de servir. C’est le tintement des couverts, de la cuillère sur la faïence mais surtout le bruit de son regard, de la surface de ses yeux qui, si attentifs, s’assèchent. Lorsque, pour la énième fois elle m’a demandé de répéter ce que je faisais dans la vie, elle m’a dit qu’est-ce que tu fais rappelle-moi, qu’avec tous ses petits-fils ça se mélangeait dans sa tête, je n’ai pas su répondre. Et peut-être que mon silence a forcé sa mémoire car en voulant le combler, le silence, elle a fini par la retrouver, la mémoire. Parce qu’elle a dit que la dernière fois que j’étais venu, ça avait été l’écriture ma réponse, que j’écrivais. Et elle l’a dit avec des grands gestes, pompeux le gamin de vouloir écrire.



Elle a cette expression qu'elle prononce souvent, parfois même avant de dire bonjour. Je ne veux pas déranger. Elle le glisse comme ça, ne veut pas déranger. Non, jamais.

Parfois, au milieu d'un repas, elle pose les plats sur la table et demande qu'on se serve. Elle dit servez-vous avant de s'effacer, avant que son corps entier nous dise qu'elle ne veut pas déranger, parce que son corps, pour elle, n'a plus d'autre fonction une fois les plats posés sur la table et nous se servant dedans. Elle ne dérange plus, ni dans la conversation ni dans l'espace ni dans sa présence. Parce que sa place elle avait fini par la trouver avant de la perdre, femme puis mère puis grand-mère. Quand son mari est parti,

elle a laissé filer entre ses dents devant la tombe, et maintenant. Parce qu'avec le temps, son rôle de grand-mère et de mère avait diminué, mais femme elle l'avait toujours été, jusqu'au jour où devant l'épitaphe de son mari elle avait dit comme ça l'air de rien, et maintenant, je fais quoi ?

Elle dit pardon, pardon pour tout mais pardon pour rien. Pardon bonjour. Pardon au revoir. Pardon pardon. Pardon ponctuation qui remplace les points ou les majuscules dans les phrases courtes qu'il lui arrive encore de dire. Tiens tu peux te servir, pardon, je ne veux pas déranger. Elle ne demande plus d'aide quand elle en a besoin, préfère faire seule, quitte à faire mal, que de laisser faire, quitte à déranger. Alors quand elle pose les plats sur la table et qu'elle nous demande de nous servir, on la retrouve un peu avant de la voir disparaître dans sa chaise, terrée

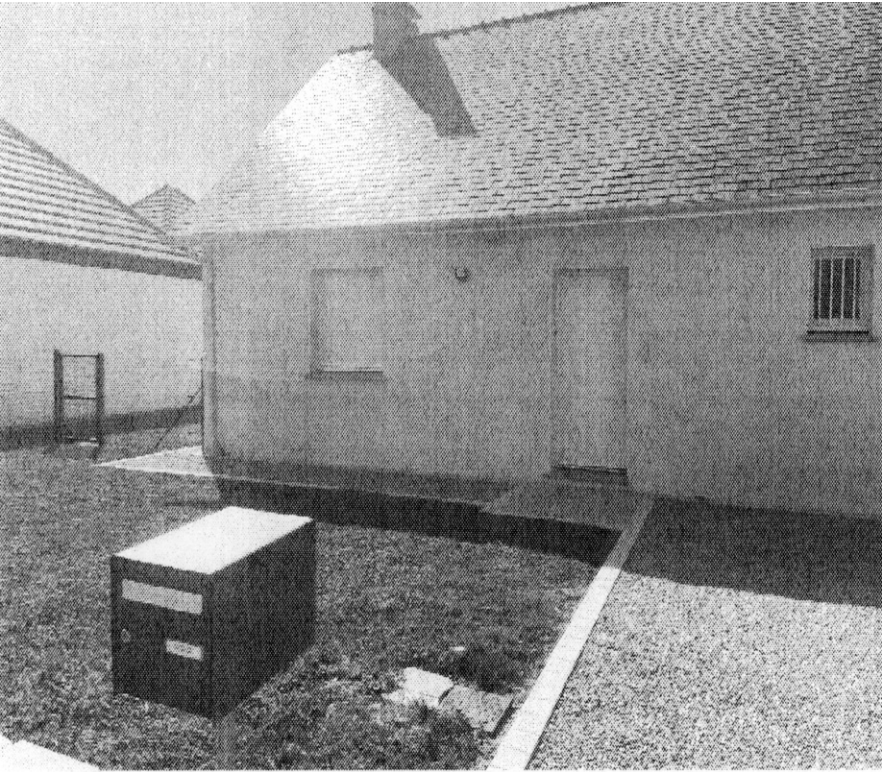
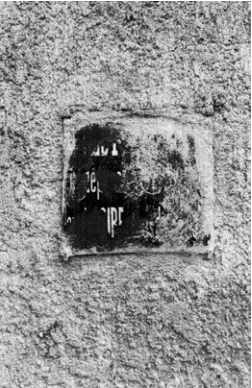
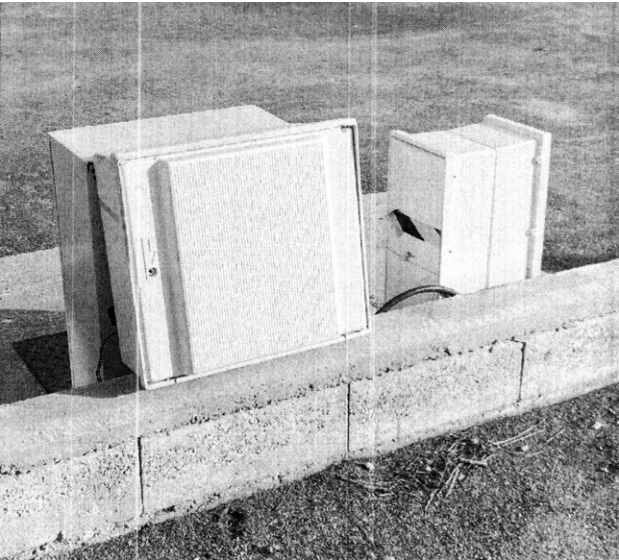
dans le silence. Elle dit résignée que tout ça ce n'est plus pour elle, que pour tout ça elle a passé l'âge. Elle dit qu'il y a un âge où les gens comme elle sont dépassés, que les gens comme elle n'ont plus la force de lutter. Au marché, le poissonnier lui demande comment elle va, comment va madame et mollement elle répond qu'elle fait aller, on fait aller monsieur, je vais prendre 2 cabillauds pour la peine. On fait aller mais avec le sourire en façade, parce que la douleur n'est que plus belle lorsqu'elle est invisible, lorsqu'elle se laisse deviner dans ses silences, dans son regard qui, une fois après avoir payé le poissonnier retombe au sol.



Elle a allumé la lampe en disant que ce serait mieux. Ou peut-être qu'elle a allumé la lampe sans rien dire mais que pendant longtemps elle l'avait fait en le disant alors j'ai dû l'entendre dire. Elle a allumé la lampe en disant que ce serait mieux, qu'on y verrait plus clair pour manger. C'est ce qu'elle a dit avant de poser les plats, après m'avoir demandé deux jours plus tôt ce qui me ferait plaisir comme repas. Elle a souri en les posant sur la table, en les faisant glisser sur la même nappe à carreaux que son mari lui avait offert avant de mourir. Elle m'a demandé de masser, comme elle m'avait demandé d'entrer lorsque j'étais arrivé, avec une voix qui n'impose rien mais qui suggère suffisamment. Elle m'a demandé de servir. C'est le tintement des couverts, de la cuillère sur la faïence mais surtout le bruit de son regard, de la surface de ses yeux qui, si attentifs, s'assèchent. Lorsque, pour la première fois elle m'a demandé de répéter ce que je faisais dans la vie, elle m'a dit qu'est-ce que tu fais rappelle-moi, qu'avec tous ses petits-fils ça se mélange dans sa tête, je n'ai pas su répondre. Et peut-être que mon silence a forcé

sa mémoire car en voulant le combler, le silence, elle a fini par la retrouver, la mémoire. Parce qu'elle a dit que la dernière fois que j'étais venu, ça avait été l'écriture ma réponse, que j'écrivais. Et elle l'a dit avec des grands gestes, pompeux le gamin de vouloir écrire. C'est comme ça qu'elle a dit, pompeux, parce que son truc à elle c'est les mathématiques, pas la langue, parce que ça c'était le truc de son mari comme elle le raconte si souvent en disant que lui, ah lui, il savait écrire. Aux clients comme au Scrabble comme à elle, il en connaissait des mots ton grand-père. Après avoir retrouvé la mémoire, elle me dit bouche pleine tout sourire qu'elle espère que je n'écris pas sur elle quand même, que de toute façon il n'y a pas grand-chose à dire en général, et encore moins sur elle, que le silence est toujours la meilleure des descriptions. Elle ouvre son pilulier, envoie tout le samedi en fond de gorge sans eau et dégluti

avant de sourire à nouveau. Elle dit pour les maux de tête, tu sais, ça va pas en s'arrangeant. En finissant son plat elle me raconte qu'une amie à elle, une de la chorale, a aussi un petit-fils qui écrit, que son petit-fils à elle a écrit un roman, et que dans ce roman il avait tué sa grand-mère. C'est comme ça qu'elle dit, couic la grand-mère, en mimant des ciseaux coupant une tête. Alors je souris, parce que je trouve que couic la grand-mère c'est une jolie manière de dire plus là, la grand-mère. Mais la mienne de grand-mère, ça la fait pas rire, déjà que je finisse pas son plat, ton plat préféré comme elle dit, mais surtout que je rigole à couic, couic couic, qu'il n'y a rien de marrant là-dedans, de tuer sa grand-mère, que si c'est ça d'écrire, autant que je n'essaye pas, que j'arrête. Elle me demande si je me rend compte, non mais, effarée, tuer sa propre grand-mère, qu'il faut être fou ou bien avoir un souci pour faire ce genre de chose. En tentant tant bien que mal de finir mon plat je lui demande ce qu'elle a dit, la grand-mère, celle qui est morte. Oh rien, enfin pas grand-chose qu'elle me répond, qu'elle aurait préféré ne pas mourir dès les premières pages, c'est tout ce qu'elle a dit la grand-mère couic.



Face B

rue du bout de la vie

Ça nous rend plus vivants

Installation vidéo, multi-écrans, boucle de 7 minutes, 2021.

Vidéo de l'installation : <https://youtu.be/U5YgqaYuR1k>

Vidéo : <https://youtu.be/VtigpF8rcjU>

Image/Son/Montage : Eliot Ruffel

Mixage Son : Vuk Vukmanovitch

Ça nous rend plus vivants est une installation vidéo de 7 minutes. En parlant de la mort accidentelle d'un adolescent en Normandie (France), un personnage se raconte. On l'écoute divaguer et déambuler à travers différents espaces de la ville, de la plage au skatepark en passant par la promenade, le personnage tente de se souvenir de son enfance. Deux histoires se superposent dans un même lieu pour ne former qu'un portrait, celui de l'adolescence.





Vue d'installation lors du Grand Tour 2021

ça nous rend plus vivants

Ce qu'il restera

Photographie noir et blanc, tirage sur feuille de calque 29,7cm x 42 cm, textes imprimés sur papier mat, 2021.

En s'inspirant d'un fait divers (noyade d'un enfant lors d'une tempête près d'une jetée en Normandie, France) cette installation a pour but d'abstraire le réel pour en restituer des indices, des traces. Un récit incarné par plusieurs témoignages fictifs tente de reconstruire l'événement. Les photographies imprimées en plusieurs couches de calques morcellent l'idée du lieu qui aurait accueilli l'action. Le spectateur devient un acteur dans la reconstruction de ces fragments de récit en ajoutant sa propre subjectivité, et donc sa propre version de l'événement. Ce qu'il restera questionne le fait divers érigé en mythe lors de son

entrée dans l'imaginaire tant collectif qu'individuel. Comme un morcellement de points de vues autour d'un même événement, dans une tentative d'approcher d'une forme de vérité par la multiplicité des points de vues.



« J'étais prête à parier que ça allait arriver. Autant dire que ça a rendu ma balade quotidienne un peu étrange. Ils étaient deux ou trois en haut et l'instant d'après il y en a un qui avait disparu. De là où j'étais je n'ai rien vu d'autre. J'en ai juste vu un descendre à toute vitesse. J'ai découvert après ce qu'il s'était passé. »



Vue d'installation en atelier.

ce qu'il restera

Et pourtant j'étais là

Série de 10 photographies couleurs, tirage semi-glossy, 50cm × 35cm, 2020.





Vue d'installation en atelier.

et pourtant j'étais là

Et après ?

Vidéo, 7'47", couleur, HD, 2020.

Et après est un face à face, une exploration de 2 comportements à travers 2 temporalités. Le protagoniste s'apprête à passer un entretien d'embauche. Soudain, il doit se faire face, plus âgé, se rencontrer à 30 ans, répondre aux questions que lui même se pose, trouver des réponses dans les silences, les non-dits.

Lien de la vidéo : <https://vimeo.com/500369291/526e7211cd>

Avec Leon David Salazar et Justine Salamin.

Scénario, réalisation, image et montage : Eliot Ruffel

Son : Philomène Lacroix, Ines El Mansouri, Leelou Mathey-Doret.

Mixage : Alan Smithee

Production : HEAD - Genève, Art Visuels, option Information/Fiction. Réalisé dans le cadre de l'atelier comédiens avec Christelle Lheureux, octobre 2020.





Et après ?

ELIOT RUFFEL

0652934478

contact@eliotruffel.com

eliotruffel.com

Né à Saint-Etienne en 2000. Vit et travaille à Paris

FORMATION

2023-2025 : Master aux arts décoratifs de Paris (Option Photo/Vidéo)

2021-2023 : Master de création littéraire du Havre (ESADHAR - Université du Havre)

2018-2021 : Bachelor en Arts Visuels (Information/Fiction) à la HEAD - Genève, Suisse.

EXPÉRIENCES PROFESSIONNELLES

Juillet 2025 : Résidence artistique «Soudain l'été prochain» (RN13BIS) au sein du FJT - L'espace temps de Cherbourg.

Janvier - juin 2025 : Résidence littéraire et artistique aux Correspondances de Manosque.

Octobre 2024 : Création de Halte Books (haltebooks.com) et publication de *Still life* puis *Désir* de Adrien Vargoz.

Juin 2022-Octobre 2023 : Suivi et aide à la création/diffusion du projet de Julien Fournival et d'Annabelle Galland. Co-curation et direction artistique de la revue Recto Verso (octobre 2023).

Mars 2021 : Accompagnement de l'écriture et de la production du livre d'Inès Berdugo (Mon thé par tes larmes) avec les illustrations de Lou Cohen édité par Medium Sans. Organisation du vernissage réunissant les performances de Juliette Gampert, Manuela Bernasconi et Estelle Quarino.

2020-2024 : Co-fondateur et co-directeur de l'espace de création d'art Medium Sans en juin 2020. Accompagnement de l'idée à la réalisation de projets d'artistes, diffusion d'oeuvres, organisation d'expositions.

EXPOSITIONS COLLECTIVES

2025 : Zoom Zoom Z, FRAC Normandie.

2024 : Voies d'évasion, Villa du Parc (Centre d'art d'intérêt national d'Annemasse)

2022 : Artothèque ESADHaR, Acquisition d'une photo de la série Ready-Made.

2021 : Grand tour, HEAD - Genève.

PUBLICATIONS :

«Après ça» aux éditions de l'Olivier (Septembre 2024)

Côté passager dans le numéro 2 de Sève (mars 2023)

Portfolio complet sur eliotruffel.com